Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 35

Artikel: Le gabach
Autor: Troubat, Jules
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211490

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le lait que boit Bébé. — Bébé est une mignonne Lausannoise de quatre ans. L'autre jour, sa mère la prend avec elle à la campagne. La vue des vaches intéresse énormément Bébé, et comme rien ne l'effraie, elle se glisse à l'étable au moment de la traite.

— Veux-tu du bon lait chaud, ma petite? lui demande la fermière.

— Quel lait?

— Mais, tu vois bien, du lait de vache.

— Je bois pas de lait de vache.

— Tu aimes mieux le lait de chèvre?

— Oh! non, j'en bois pas non plus.

— Alors quel lait te donne-t-on à Lausanne?

— Du lait de laitier.

LA VILHIE PERNET ET LO TRAME

La Grocha Luise à Pernet, quemet on l'appelâve, dèmorâve per vè lè bou. Prau su que l'è cein que l'avâi fête à veni fena grassa. L'étâi onna dondon que pouâve comptâ po dou, avoué son pucheint veintro, que dèvessâi avâi on rîdo commerce dedein. Faut pas ître mau l'èbahia se l'avâi de la peina à sè remouâ et se martsîve quemet on gantso, lè dzènâo ein dedein ein breinneint lo tiu.

On coup l'ètâi vegniâte pè Lozena iô l'arreve, à dhî z'hâore la matenâ, avoué lo tsè tant qu'âo Tunnet. L'ètai dein lo teimps iô lâi avâi oncora clli trame qu'on lâi desâi lo *Tor de vela* que verounâve à l'eintor de la capitâla. Ie s'einfatâve deint lo Tunnet, du cein via pè vè lo Café vaudois, lo Grand-Pont, et adi pe lévè po reveni du iô vegnâi, tot cein po dhî ceintimo.

Ao Tunnet, la Grocha Luise, ein soffleint quemet l'oûra quand fâ lo pou teimps, monte dan dein lo trame po allâ à la Ripouna. Lâi fut binstout arrevâïe quemet vo pouâide à peinsâ. N'ètâi pas pî setâïe bin adrâi que lo contrôleu brâme: « La Riponne! » La Grocha Luise sè lâive, preind son parapiodze — on pucheint parapiodze, tôt ein baleina que lâi vegnâi de son père-grand — l'eimpougne son panâ à couvè et ie fâ état de sailli de la vâitere po coudhî dècheindre. Mâ l'avâi met tant de teimps que la serpeint de trame l'ètai dza revia et felâve dza dèvant lo cabaret à Gumane su la tserrâre dau Pont.

Lâi avâi rein à fére qu'à sè rassetâ, du que clli trame l'ètâi ou tor de vela revindrâi bin pè la Ripouna.

La Luise l'a dan gardâ son parapiodze et son panâ à couvè à la man po pouâi dècheindre pe rîdo. Quand lo contrôleu l'a bouèlâ: « La Riponne! » la vaitcé que trace dèfro. Lâi fut pas la premîre et l'a faliu laissé dècheindre lè z'autro. Quand son tor l'a èta arrevâ, sè revire et sè met à la recouletta ein sè tegneint âi baragne por ne pas tsezî. Mâ à la vi que l'allâve betâ lo pî dessu lo premî ègrâ, lo contrôleu l'arreve et, de la manâire que la vîlhie ètâi veryâ, l'a cru que voliâve montâ et la tsampe pè derrâ po lâi aidhî à eintrâ dedein, tandu que lo trame repartessâi âo dissime galop et la fenna avoué.

L'a dan faliu refére on tor et se vo desé que tî lè coup que la vêlhie rarrevâve à la Ripouna, quand sè reverive po dècheindre à la recouletta, lo contrôleu — l'ètâi on autro, çà l'avant tsandzî — la retsampâve dedein, vo me derâi « dzanliau! » Et tot parâi l'è la veretâ veretâbllia.

Quand l'a pu dècheindre à la Ripouna, la Grocha Luise l'avâi fâ dize-nâo iâdzo lo tor de vela et l'ètâi quatr'hâore de l'aprî-midzo.

N'è jamé rezuva su clli trame.

Marc a Louis.

Le quatrain d'un Gascon. — En nos temps de guerre, de héros, obscurs ou non, et de fanfarons, combien de ces derniers s'écrieraient sans doute avec un illustre inconnu de Gascogne:

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus, morbleu, mille écus,
Ce n'est pas un sou par victoire!

QUI PREND TROP VITE FEMME

Qui prend trop vite femme
Peste après dans son âme.

N'en prenez point de brune,
Car elle est trop commune.

N'en prenez point de blonde,
Elle aime tout le monde.

N'en prenez point de rousse,
Trop elle se trémousse.

N'en prenez point de grande,
Car elle est trop friande.

Evitez la petite,
Trop grand est son mérite.

N'en prenez point de grosse,
Ce n'est qu'un vrai colosse.

N'en prenez point de maigre,
Elle a le cœur trop aigre.

N'en prenez point de grasse,
On trouve trop de crasse.

Evitez la menue,
Car trop elle remue.

Fuyez la babillarde,
Car trop elle hasarde.

Evitez la sournoise,
Qui cherche toujours noise.

Fuyez la fainéante,
Qui n'est jamais contente.

Evitez la coquette,
Qui cherche un tête-à-tête.

Fuyez la précieuse,
Car elle est trop quinteuse.

Evitez la bigotte
Qui sans cesse ragotte.

Ne prenez point de prude,
Elle a l'esprit trop rude.

Evitez l'ivrognesse,
Elle a trop d'hardiesse.

Ne prenez point d'avare,
Son intérêt l'égare.

Evitez l'étourdie,
Elle ferait folie.

Fuyez une joueuse,
Elle est toujours tricheuse.

Fuyez une prodigue,
Elle aime trop l'intrigue.

Fuyez une savante,
Elle est trop méprisante.

Prenez de ces brunettes,
Elles sont joliettes.

Quand le soleil s'est couché, toutes bêtes sont à l'ombre.

Prends le temps comme il est et la soupe comme elle vient.

Qui engraisse vieux a deux jeunesses.

Vieille qui danse fait beaucoup de poussière.

Quand la femme ne sert plus de marmite, elle sert de couvercle.

L'Anglais et les mioustiques.

Un de nos fidèles abonnés nous adresse la pochade que voici:

Aoh! Le climat de London, il était véritablement très abominèble. Pour ça, jé avais conseillé moa dé faire oune voyatche très éloigné de London.

Comme ce était oune très bonne conseillement, jé faisé tout de suite mon deux malles, mon trois valises et mon quatre sacs et jé faisais mon transvasement à Marseille.

Aoh! very pretty lity Marseille. Aoh! yes!

Mais il y avait oune très dégoûtante imperfection; ce était oune copieuse quantité de myoustiques, qui faisait le sucement de mon viande, et qui obligeaient à faire, mon grattement pendant toute lé journée.

Comme ce était bieaucoup disagréable de pratiquer comme ça le grattation perpétouelle, jé souis m'en aller chez oune fabriquant de tailleurs, et jé disé au pettrone: « Jé souis désireux vous construisez moa oune complète costiume! »

Le pettrone il a disé à moa: « Très bien! » Et tout de suite, il me faisait oune exhibition considérèble de variétés de étoffes, avec des rayures de toutes les colorationnes.

Aoh! Jé souis désireuse vous exhibez des étoffes à carreaux. Jé ai choisi oune tout à fait confortèble.

Le garçonne, il avait pris mon mesurement et le jour prochaine, jé avais fait le essayement. Aoh! très réussite.

Aoh! jé souis désireuse vous faisé maintenant le numérotement de toutes les carreaux.

Aoh! qui disé le pettrone très gaie: « Numérotez toutes les carreaux? Mais jémais nous n'évons fait une opération comme celle-là, jémais! »

Celà ne faisé rien, je vôlai payer vôo! Numérotez toutes les carreaux!

Il était fini d'être terminé, le numérotement, jé ai donné oûne chèque et jé ai metté lé complète.

Je souis alors m'en allé chez oune photégréphe qui a pratiqué mon peintioure avec les pieds.

Depuis cette jour, jé avais toujours mon photégréphe dans mon pokette et chaque fois qué jé avais senti oune démangement dans oune endroit dé mon indivision, j'ai regardé cette photégréphe: et je appelai mon domestique, que jé avais loué spécialement pour cette spécialité et jé lui disais:

— Garçonne! Grattez moa le nº 32, ou bien: « Faisez lé grattation du nº 148 » ou un autre, celà dépendait du chatouillement.

Prends le premier conseil de la femme, jamais le second.

Chacun a sa façon de tuer les puces.

Figue verte et fille d'auberge mûrissent à force d'être pincées.

Quand les commères se querellent, les vérités se découvrent.

LE GABACH

Madame Louis Figuier, romancier ému et paysagiste exact des contrées méridionales, a consacré dans un roman plein de larmes, *Mos de Lavène*, une page touchante sur les misères des montagnards du Midi de la France, qui viennent gagner leur vie chez les bourgeois de la plaine.

Mais Madame Louis Figuier n'a pas appelé les montagnards par leur véritable nom, celui sous lequel ils sont connus dans tout le Midi. Ils y sont désignés sous le nom de *gabachs*. Qu'ils viennent des Cévennes, de l'Aveyron, de la Lozère, du Tarn, même ceux du département de l'Hérault, qui descendent de la Salvetat, pays froid, limitrophe du Tarn, voisin de la contrée décrite par l'auteur des *Courbezon*, M. Ferdinand Fabre, tous les montagnards, à cause de leur costume, qui présente à peu près la même coupe raide et des nuances brunes, à cause de leur accent et de leur langage, entre lesquels le peuple des villes ne fait pas plus de différence qu'un Parisien entre ceux d'un habitant de Bordeaux ou de Marseille, sont confondus sous le nom de *gabachs*.

Le *gabach* est reconnaissable le dimanche, jour de toilette, à son chapeau de feutre gris, bas et dur, à larges bords, son habit à pans coupés très haut, gris rougeâtre ou vert et à boutons de cuivre, son pantalon de même drap à pont, qui colle sur la cheville et laisse voir les bas bleus et de gros souliers ferrés. La barbe est toujours faite, pas de moustaches et de pe-

tits favoris à la naissance des cheveux sur les deux joues. Quelques *gabachs* s'établissent dans les villes comme les porteurs d'eau à Paris, et se « mettent » dans leur élément : marchands de vin.

Un poète-ouvrier, le potier Peyrottes, de Clermont-l'Hérault, mort en 1858, a chanté le *gabach* en lui laissant comme cachet et marque caractéristique le juron natal qu'il a toujours à la bouche : « Dieu me damne ». La pièce est très originale. Je la traduis aussi près du texte que possible :

Le bourgeois si méprisant — qui est bercé par mille chatteries — se moque du paysan, — parce qu'il habite les montagnes. — Si je porte un chapeau mal fait — et la bure assez grossière, — de grandeurs je ne tiens pas foire. — Dieu me damne, je suis Gabach !

La vie rude me plaît — autant que la solitude : — très-souvent, dans un palais, — domine l'inquiétude. — Vivre de pain et de lait — en chantant « garder mes vaches », — mon bonheur est sans attaches : — Dieu me damne, je suis Gabach !

Messieurs, quand nous vous entendons, — nous trouvons votre langue pure ; cependant nous lisons au livre de la nature. — Quand elle prend soin de sa bouillie, — à Françon je parle ma langue : — croyez-vous pas qu'elle me comprenne ? — Dieu me damne, je suis Gabach !

Que des chevaux au galop — traînent les grands dehors ! — Né pour porter le sabot, — je ronfle en paix dans ma demeure... — Personne ne me fait d'empêchement, — mais aussi je me dégourdis, — je fais l'amour, je ris, je babille : — Dieu me damne, je suis Gabach !

Si la dame du château, — qui est stérile, triste et pâle, — tentait mon cœur fidèle — en me lissant l'épaule, — je lui dirais : « Pour essayer — je voudrais bien ; mais bonne dame, — Françon a toute mon âme... — Dieu me damne, je suis Gabach !

Oh ! quand nous nous marierons, — nous ne mêlerons pas des monnaies, — mais avec Françon nous joindrons — cœur, destin, vaches et brebis, — Je serai toujours satisfait — en caressant ma compagne, — et quand à quitter la montagne, — Dieu me damne, je suis Gabach !

Il la quitte cependant un jour ou l'autre, sa montagne, et vient faire résonner son juron caractéristique dans les villes, au service des bourgeois, comme travailleur de terre, moyennant une rétribution de 3 fr. à 3 fr. 50, prix moyen d'une journée de pioche. Les *gabachs* se réunissent le dimanche sur une place de la ville, qu'il est impossible de traverser à l'heure où ils sont tous rassemblés. C'est là que les citadins, possesseurs de « biens au soleil », viennent « louer des hommes » pour aller travailler à leurs champs ou à leurs vignes. Le marché se traite au milieu d'une cohue et de cris, qui servent le plus souvent à dissimuler mille ruses de part et d'autre, et rendent les explications longues et très difficiles. Là aussi, la différence des patois se fait sentir, et le *gabach* usant de rhétorique naturelle, profite de quelques mots patois, inconnus aux bourgeois, pour faire durer la discussion et surprendre, s'il le peut, au passage, la concession d'un déjeuner, d'un dîner, d'une bouteille de vin de plus ; il cherche son petit gain, un léger profit en sus de la rétribution ordinaire et du taux du jour. Ce marché est, pour les villes méridionales, la Bourse des *gabachs*.

De son côté, le propriétaire tâche d'obtenir de son travailleur le plus de labeur qu'il peut et au meilleur marché possible : il fait valoir surtout la facilité du terrain qui, à l'entendre, semble s'ouvrir de lui-même au-devant de la pioche. Ce sur quoi il insiste beaucoup, c'est sur la longueur de la journée : il voudrait envoyer son homme au travail avant le lever du soleil et le renvoyer à la nuit noire. Ces deux champions cherchent à se tromper honnêtement l'un l'autre et finissent par s'entendre : il y a du sang normand dans toutes les races de paysans français.

JULES TROUBAT.

« La fin des épaulettes. »

La délicieuse élégie de Louis Favrat, qui porte le titre ci-dessus, publiée jadis dans le *Conteur* et reproduite dans les *Causeries du Conteur* (1re série), a inspiré les vers, très libres, que voici, dont l'auteur est inconnu. Nous les trouvons dans le dernier numéro du journal *L'Artilleur* (J. M.) :

. . . . . .

Puis les temps ont passé, année après année,
La fureur des décrets à l'ardeur sacrilège,
Contre la soif du neuf qui toujours nous assiège,
Et veux tout transformer sans aucune pitié.

Le bonnet de police, la guêtre abandonnée,
Le plumet des trompettes enfin subtilisé.
La rage continue, sans trève et sans remède,
Le superbe artilleur lui-même en est l'objet.

On le veut plus petit, la taille moins bien faite,
On supprime son sabre pour une bayonnette,
Et flanqué d'un fusil on le colle au caisson,
Ou bien tirant la bride d'un fourbu canasson.

Ah ! cher ami Favrat, qui pleura l'épaulette,
Si tu nous rencontrais à Payerne, aujourd'hui,
Non, tu ne verrais plus nos humbles patelettes,
Et nos beaux pompons rouges — devenus canari.

Surprise ! un beau matin défunta la musique,
Et le col rabattu qui mourut de chagrin...,
Il ne nous reste plus que les astérisques,
Comme certificat d'un temps déjà trop loin.

Mobilisation du 9 août 1915.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

— Que pensera-t-on dans le village, ajouta Bernard, lorsqu'on apprendra ma conduite ? Ma réputation est perdue ; je serai accablé de reproches, je serai honni et méprisé ! Oh ! si je pouvais seulement retrouver M. Léonce en vie ! s'écria-t-il enfin, je lui sauterais au cou. Avec quel plaisir je lui ferais mes excuses ! comme je lui serrerais la main !

— Eh bien, serrez-la, dit une voix.

C'était le peintre français qui sortait de derrière un massif d'arbres. Le petit Louis recula de frayeur, tandis que François se faisait un rempart de ses deux veaux rouges. Mais ils reconnurent bientôt l'un et l'autre que c'était leur personnage, chair et os, il est vrai un peu plus pâle que d'habitude et avec un bandeau autour de la tête.

Louis, à peu près remis de son émotion, se précipita sur lui et l'étreignit dans ses bras. Jamais il n'avait été aussi expansif, même avec sa mère.

— Oh ! mon cher monsieur, s'écria-t-il, est-ce bien vous ?... pardonnez-moi, je vous en supplie, j'étais aveuglé par la passion ; mais si vous saviez aussi combien j'ai été puni !... combien j'ai souffert ! Si vous connaissiez mes sentiments pour une certaine personne ; mais je veux tout vous dire, vous ne m'en voudrez plus.

M. Brocard paraissait fort embarrassé. Pour la première fois sans doute il se sentait coupable ; d'un caractère naturellement bon, quoique un peu trop léger, chacune des paroles de Louis le frappait plus péniblement que n'eussent pu le faire les reproches les moins mesurés.

— Mon ami, dit-il enfin, j'ai plusieurs choses à vous apprendre, venez avec moi.

Prenant Louis sous le bras, il l'entraîna à l'écart, après avoir salué François, le garçon boucher, qui reprit sa marche du côté d'Ouchy.

Bientôt, M. Léonce et Bernard arpentèrent les grandes avenues, s'entretenant comme de vieux amis. Le premier raconta qu'il était resté sans connaissance un demi-quart d'heure au plus. De l'appartement inférieur, on avait entendu sa chute ; une compresse d'eau fraîche, appliquée par la mère Suson, avait suffi par le remettre sur pieds. Et me voilà, poursuivit-il. Comme je prenais l'air ici en fumant mon cigare, j'ai cru reconnaître votre voix, et j'ai tout entendu depuis ce bosquet. Votre langage m'a rempli de confusion ;... je suis prêt à reconnaître mes torts.

— Mais, c'est moi au contraire qui...

— Je le voudrais, car alors il me serait bien agréable de vous pardonner et d'avoir à attendre de votre part de la reconnaissance. Malheureusement, vos soupçons étaient fondés...

— C'est donc vous qui avez écrit la lettre ?

— Oui, mon cher, je l'avoue à ma honte ; je profitais volontairement de votre nom et de vos circonstances qui m'étaient connues.

— Oh ! ne revenons pas sur cette triste histoire, je vous en prie.

— Au contraire, vous ne savez pas tout.

— Vous aimez Rœseli ? s'écria Bernard en pâlissant.

— Point du tout ; c'est-à-dire je la trouve charmante, une véritable goutte de rosée, du teint, de la fraîcheur ; mais rassurez-vous, je ne chercherai plus à vous l'enlever. Tout ce que je voulais vous faire savoir, c'est que cette lettre était un piège ?

— Un piège ?

— Ou une petite tentative de vengeance, dictée par la rancune, si vous aimez mieux. Lors de la fête de la Navigation, au bal, je me permis de regarder ma danseuse d'un peu trop près. Elle était si délicieuse dans son costume !... Ne craignez rien, je fus puni de ma témérité ; un soufflet et trente-six chandelles.

— Vrai ? Oh ! quel bonheur ! interrompit le petit Louis, répétez-moi ces bonnes paroles, répétez, je vous en conjure.

— Je n'y tiens pas. Pour lors, j'étais furieux ; il me fallait une revanche, je voulais à tout prix avoir l'occasion de la prendre. Pour le soufflet, un baiser, j'avais calculé ainsi. Mais les plans que je conçus échouèrent l'un après l'autre. Assez sur ce sujet, ajouta Léonce, qui n'était guère tenté de faire l'histoire de l'escalade. — Cette jeune fille, vous l'aimez donc beaucoup ? demanda-t-il pour donner à la conversation un tour moins dangereux. Ce fut alors à Louis Bernard de paraître embarrassé. Il prit cependant courage et répondit à voix basse :

— Oui, monsieur, autant que ma mère.

— Vous voulez dire bien davantage ; bon ; ça, à quand la noce ?

— La noce !

Le petit Louis n'avait jamais songé au mariage ; au moins il ne se l'était pas avoué. Le seul désir qu'il eût osé formuler à part lui, c'était de recevoir tous les jours un bouquet de Rœseli, c'était de le sécher dans le *Conservateur suisse*, puis de le contempler bien souvent. Ce mot de noce, toutefois, fit bondir son cœur. Il soupira.

— Je n'ai rien à lui offrir, dit-il tristement ; je ne possède que mes deux bras.

M. Brocard, quoiqu'il eût entendu la remarque, ne répliqua rien d'abord. Il semblait réfléchir. Enfin, relevant la tête :

— C'est là le seul obstacle ? demanda-t-il.

Louis ne répondit pas.

— Vous avez pourtant parlé de votre amour à mademoiselle Rœseli, poursuivit le malin français, qui savait le contraire. Elle chérit son Bernard, et sans doute elle a eu la faiblesse de le lui avouer !... mais quoi ? me tromperais-je ?

— Hélas ! oui, s'écria notre héros, brusquement ramené à la réalité. Je l'aime, j'en suis fou, c'est tout mon droit.

(*A suivre.*)

Bûche tordue fait bon feu.

En gouttes médecin ne voit goutte.

Haine de prince signifie mort d'homme.

LUMEN. — La direction a donné hier, vendredi, la première des semaines de gala qu'elle a l'intention d'organiser durant la saison nouvelle. Au programme, une série de pièces cinématographiques hors ligne et, comme clou, le célèbre fakir Nordini, qui présentera au public ses expériences les plus stupéfiantes.

M. Nordini exécuta, il y a quelques années, une expérience qui eut un grand retentissement : A Zurich, il se fit enchaîner et enfermer dans un coffre qui fut jeté dans la Limmat ; une minute à peine après le plongeon du colis, l'adroit artiste reparaissait sur l'eau, tout souriant.

☛ Voir illustration en 4me page.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.